

José Yvars

# Camus et la survivance des Pieds-Noirs

*Mémoires Françaises d'Algérie*

*Tome 3*



## Du même auteur :

Dans la collection : « *Algérie inoubliable* »

Tome 1-

Le cœur et la mémoire.....520 pages  
(*L'Algérie Française de 1830 à 1962*)

Tome 2-

Les jardins d'Alger.....374 pages  
(*Version courte du Cœur et la Mémoire*)

Tome 3-

CAMUS et la survivance des Pieds-Noirs...426 pages  
(*Mémoires Françaises d'Algérie*)

Ces ouvrages sont en ventes sur commande dans  
toutes les librairies métropolitaines et pays  
francophones et en ligne sur : [amazon.fr](https://www.amazon.fr)

## Propos introductif

Cet ouvrage n'est en aucune façon la biographie de Monsieur Albert Camus, l'auteur n'en a jamais eu ni l'intention ni la prétention. Cependant, pour illustrer son texte et rendre un hommage plus incisif au prix Nobel de littérature à l'occasion de la commémoration en novembre 2013 du centenaire de sa naissance, l'auteur utilise certaines de ses citations et évocations, tirées de ses « Chroniques Algériennes » ou de ses œuvres, « Noces et le Premier homme »

Ces mémoires Françaises se doivent d'être considérées avant tout comme un hommage respectueux, admiratif et fraternel à l'égard du grand écrivain disparu, mais également comme un devoir de mémoire rendu et dû à ma terre natale arrachée ainsi qu'à mes aïeux Catalans qui, pauvres et sans haine, poussés par la misère eurent le courage d'émigrer en Algérie au 19<sup>e</sup> siècle.

Toutes les évocations, les réflexions, les termes, les notes, apparaissant entre « guillemets » dans le texte sont de Monsieur Albert Camus.

José Yvars

EXTRAIT

*Le monde est comme un homme, il naît, il grandit et il meurt !*

*Mais ne crains rien, ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle.*

Saint Augustin,  
Africain, Berbère, Chrétien,  
évêque d'Hippone.



*Un pilote rescapé de l'Armée d'Afrique me  
dit un jour :*

*« Cessons de parler de notre défaite ! (1962)*

*Parlons de notre victoire ! » (1945)*



## **Première partie**

### **Du pays Cathare aux rivages de Tipasa**



*« C'est le sort de toute doctrine que d'être finalement utilisée par l'injustice car c'est le sort de l'injustice de faire arme de tout et de jamais regarder aux moyens. »*

Lettre d'Albers Camus  
à Francis Ponge, septembre 1943



# Chapitre 1

## La terre des Dieux

*Je te parle d'un pays que je porte en mon cœur.  
Je te parle du pays des lumières, des rêves et des  
splendeurs...  
Je te parle d'un pays qui n'existe plus et d'un  
peuple qui n'existera plus.*

### **Koléa, km45 à l'ouest d'Alger, 1947**

L'enfant serra la main de son père un peu plus fermement. Il avait peur et par sa main tremblotante son père ressentit son angoisse. « – *N'aie-pas peur fils, ils sont tous morts !* » Ils marchaient tous deux dans les allées graveleuses du vieux cimetière Catholique que l'enfant découvrait pour la première fois. A chaque pas, il effleurait de sa main libre des pierres tombales épaisses encastrées dans la terre herbeuse, des caveaux ventrus surmontés de croix de ciment grossières encore plus hautes que la tête chapeauté

de son père, et, du côté route, le long d'un mur de vieilles pierres ensevelies sous un tapis de lierre constellé de corolles d'églantiers roses pâles, s'alignaient en grand nombre, en rangs serrés, comme réservées aux pauvres, des sépultures affaissées qui semblaient ne pas avoir fini de s'enfoncer dans le sol, encloses parfois d'un garde fou en fer forgé bancal dont les pics rouillés l'effrayaient.

L'enfant marchait au rythme du pas de son père et ne pouvait qu'entrevoir les inscriptions nombreuses effacées en partie et rendues illisibles, gravées sur les dalles verdies, rongées par les assauts assidus du temps. Il ne reconnaissait personne sur les rares photos en noir et jaune altérées par les années, flétries au fond de leurs médaillons vitreux vissés dans la pierre usée, sur lesquelles s'accrochaient malgré tout, figés dans l'enjouement d'un instant de vie, les sourires incongrus de ceux qui gisaient. Et partout autour de lui, dans cette forêt d'arbres de ciment et de demeures funéraires, s'élançaient des troncs géants et résineux dont le feuillage charnu et fuselé se défaisait au fil du temps et des saisons de ses fruits coniques et secs qui, prodiguant à profusion l'effet d'égalité, jonchaient les allées de gravier et les dalles aplaties des tombeaux.

L'enfant marchait, solidement arrimé au bras de son père, sans se retourner, craignant le mystère du sacré, la fureur des damnés, entre les ex-voto de marbre, les anges d'albâtre et les couronnes de perles dénudées, dans cet univers cloîtré, mystérieux,

enténébré de marbre noir et de ciment gris, campé d'une multitude de crucifix de fer enduits tous de rouillures rousses, chamboulés par les passages, les drames et les bourrasques. Et partout surgissaient devant lui, plantées à même le sol, accentuant l'effet funèbre, des croix de bois véreuses et déglinguées qui se dressaient en travers de la terre révolusée. Des vases de verre verdâtre, des pots de céramique noire, vides le plus souvent, abattus par le vent et croulants de poussière, ou garnis parfois de petits bouquets de fleurs des champs desséchées, apportaient par endroits aux défunts les souvenirs versatiles et l'amour ineffable des vivants.

Mais, déchirant le poids solennel de ce monde de prières et de méditation, l'esprit de l'enfant fut rasséréiné et enhardi par le chant vibrant d'un merle se trémoussant dans les branches, suivi de l'hymne mélodieux d'un couple de chardonnerets multicolores qui, alliant couleurs et joie, pourfendit le silence des morts d'un éclair de vie.

Le père s'arrêta tout en se découvrant près d'une bordure en ferraille forgée large et rectangulaire, située presque à l'extrémité du cimetière à la lisière d'une haie de lilas parme, face au soleil levant et à l'Atlas Blidéen, devant une vieille grille protectrice armée de pointes qui ne protégeaient plus de rien, sauf de l'irrespect, plantée là au bord d'un gouffre vert qui rendait toutes clôtures inutiles, à l'aplomb d'un vide végétal de broussailles fournies et de roches

moussues, boisé d'une pinède qui cahotait en rebonds successifs jusqu'à la plaine immense.

A l'intérieur de ces grilles basses desquelles se détachait une croix de fer du côté plaine, des dalles de ciment raboteux engluées de traces indélébiles, tiquetées sur toute leur surface de points noirs, se révélèrent entre les herbes hautes et des rameaux de romarin en éclosion. Sur les quatre dalles, des noms et des chiffres étaient inscrits sur chacune, rongés par le faix des années, les grêles félonnes du printemps, les pluies brutales de l'hiver et la chaleur desséchante des étés.

« – C'est là, murmura le père. Le « Ouello » à gauche et la « Ouella » à droite. A côté là, c'est mon père Jacques Yvars que j'ai à peine connu. Enfin, j'étais petit quand il est mort, plus petit que toi. C'est ton grand-père, tu portes son nom et à côté là, la tombe de sa femme Anne-Marie Banyuls, ta grand-mère qui est morte juste avant que tu arrives. Le « Ouello » s'appelait Jean Banyuls, c'est écrit, là, et la « Ouella » Lucie Cuello. Ce sont eux qui sont partis d'Espagne ou... de Port-Vendres, on l'a jamais su. Ils sont morts tous les deux avant qu'on parle. C'était comme ça ! A la maison, à table, on mangeait ! Dehors, on travaillait ! La nuit, on dormait ! Le dimanche, on allait danser à Blida au fond de la plaine avec mon frère Jean, à trente kilomètres d'ici. On allait avec le tombereau et le vieux cheval et on était content ! Nos vieux les pauvres, y sont morts d'épuisement, de mauvais sang, du soleil, des mauvais soins, et aussi de

*l'absinthe qui rendait fou et qui coulait les mauvais jours. Et des mauvais jours ils en ont eu les Banuyls ! Eux, y connaissaient que le travail, le soleil et les graines mais rien du reste ! La terre et les embûches, les pillards et les voleurs, les fièvres et le sirocco, les inondations et les sauterelles... Et jamais ils ont revu leur pays Catalan, les vignes et les versants de Banyuls où ils se sont connus, les collines de San Jaimé et de Bénissa où ils se sont mariés comme des rois d'Espagne, dans la grande cathédrale »*

*« – C'est où Port-Vendres, papa ?*

*« – Dans le sud de la France, près de la frontière Espagnole, mon fils, dans l'ancien pays des Cathares »*

*« – C'est qui les Cathares, papa ? »*

*« – Les Cathares, heu... des...des hommes qui croyaient en Dieu mais qui n'étaient pas d'accord avec le pape !... une belle région que j'ai traversée pendant la guerre, au pied d'une montagne qui s'appelle le « Canigou ». L'hiver y'a la neige, la montagne est toute blanche comme ici à « Chréa », là, en face de toi, en haut de l'Atlas, tout près du pic « Abd-el-Kader ». On monte par la route du ruisseau des singes. Je t'emmènerais un jour. »*

*« – Et grand-père Jacques il est mort comment ? »*

*« – Grand-père Jacques ? Je te le dirais un jour, mais ça, c'est pour quand tu seras grand ! Regarde maintenant la grande plaine, regarde, là en bas. Sous tes yeux tu as de quoi donner à manger à toute*

*l'Algérie et à toute la France ! Des agrumes, des pommes de terre... »*

*« - C'est quoi les agrumes, papa ? »*

*« - Les agrumes c'est les oranges, les mandarines, les clémentines, les citrons... Avant, là en bas, y avait que des marécages et des moustiques, des pillards et des bandits, des lacs pourris, des broussailles et des bêtes sauvages. Maintenant y'a des bons légumes, des tomates pour la salade et la « coca », des artichauts pour la barigoule et la vinaigrette, des aubergines pour le gratin et le farci, des poivrons pour la « Frita » et la grillade, des fèves pour la « Kémia » et l'anisette, des haricots pour la « Loubia », des pommes de terre pour la soupe et le ragoût... Et puis y'a aussi du bon raisin pour la table et le vin, du chasselas bien doré et du muscat noir bien sucré, et là à coté, les vignobles de « Marengo » où on fabrique le vin de la plaine... »*

*« - C'est qui « Marengo » ? »*

*« - Marengo c'est une ville de la plaine à laquelle on a donné le nom d'une bataille de la France en Italie, contre les Autrichiens ! Dans cette plaine y'avait pourtant des rivières et des fleuves qui noyaient tout, mais on a fait des barrages, des digues, des canaux, des routes, des ponts et même le train qui venait jusqu'en bas de la colline. Ton grand-père Jacques l'avait pris pour arriver jusqu'à la ferme des Banyuls là en bas, au bord du Mazafran. Mais plus tard on a coupé la ligne du littoral à cause des voitures et des camions. Maintenant elle passe dans la plaine au pied de l'Atlas,*

*elle s'appelle la Mitidja. C'était un grand lac avant, on a mis cinquante ans pour l'assécher et y'a eu des milliers de morts chez les colons et les soldats... Le train part d'Alger vers Boufarik à travers les orangers, Boufarik, tu sais, là où on fait l'Orangina, puis elle arrive à Blida où on cultive les roses et les fleurs pour le parfum, puis El-Affroun où on fait le tabac, le maïs et les arbres fruitiers et où on va jouer avec le football, et elle va jusqu'à Affreville dans la vallée du Chélif là où y'a les Alsaciens, et qui continue vers Orléansville, Relizane et même Oran, par l'Ouarsenis et les grandes plaines. Grâce au chemin de fer, des trains entiers chargés de légumes et de fruits partent pour Alger et la France... Les Romains qui étaient là y'a deux mille ans, disaient que ce pays était leur grenier à blé, oui, oui, parce que dans les grandes plaines le blé et l'orge poussent comme de l'herbe ! »*

*« – C'est beau la France, papa ? »*

*« – Oui c'est beau, mais pendant la guerre contre les Allemands, c'était pas très beau ! Viens maintenant José, il faut rentrer à Zéralda, ta mère va s'inquiéter !*

Dans la tête de l'enfant, ce jour là, se bousculèrent des noms, des prénoms, des chiffres et des dates, des régions et des pays, des légumes et des fruits, mais s'il ne retint pas tout de ce qu'il avait vu et entendu ce jour là, il imprima et garda en lui le sentiment d'avoir appris et intégré des valeurs essentielles telles que le travail et le respect qui infléchissent toutes les autres, et la certitude d'appartenir à une famille de paysans-

travailleurs qui fondèrent sur cette terre inconnue rien d'autre qu'une dynastie d'autres travailleurs honnêtes qui m'autorise pour l'occasion à reproduire cette phrase de Camus, si vraie pour lui et sa famille mais aussi vraie pour la mienne et surtout, pour des millions d'autres qui, comme elles, émigrèrent en Algérie le cœur flamboyant d'espoir, pauvres et sans haine, et qui exprime fortement dans toute sa simplicité une vérité sciemment oubliée, c'est pourquoi... « Je résume ici l'histoire des hommes de ma famille qui, de surcroît, étant pauvres et sans haine, n'ont jamais exploité ni opprimé personne. »

### **Algérie, 1962**

« L'angoisse en Afrique quand le soir rapide descend sur la mer et les hauts plateaux ou sur les montagnes tourmentées, c'est l'angoisse du sacré, l'effroi devant l'éternité. La même qui, à Delphes, où le soir, produisant le même effet, a fait surgir des temples. Mais sur la terre d'Afrique les temples ont été détruits et il ne reste que ce poids immense sur le cœur. »

A Tipasa en 1962, comme ailleurs dans toute l'Algérie les temples de l'affection, de l'amitié et de la solidarité ont été abattus par ceux mêmes qui en ont profité pendant plus d'un siècle et que la France apporta en offrandes, dès 1830, à ses peuples brimés, soumis à un esclavage pur et dur depuis trois longs siècles subis douloureusement sous le joug cruel de